



## LES PLUIES OUBLIÉES

Par Martin Hébert

Ph. D., professeur d'anthropologie à l'Université Laval et administrateur de la SHFQ

Écrire sur les pluies acides en 2010 semble un véritable anachronisme. Peut-on imaginer un enjeu environnemental plus associé aux années 80 dans la conscience des gens? Je me rappelle ces campagnes de conscientisation à l'imagerie apocalyptique, ces têtes de morts nous fixant de leurs yeux vides, ces cheminées industrielles crachant une épaisse fumée noire en contre-jour: «Les pluies acides tuent!», pouvait-on lire sur les parechocs de voitures.

Je me rappelle aussi une partie de baseball au parc du coin, interrompue par une soudaine pluie torrentielle. L'un de mes petits voisins de l'époque, légèrement hypocondriaque, se mit alors à crier: «Les pluies acides! Les pluies acides! Vite, on va brûler!». Pas de chance à prendre, nous nous mîmes tous à courir vers notre refuge habituel en de pareilles circonstances: les Trois Érables. Trois érables à sucre centenaires trônaient au milieu du parc et leur feuillage d'été formait un parapluie sous lequel deux équipes de baseball d'enfants de huit ans pouvaient facilement se réfugier. Les trois érables étaient notre bouclier contre les démoniaques pluies acides qui nous arrivaient de l'Ontario...

Quelques années plus tard, le premier des Trois Érables fut coupé. Toute la rue s'était rassemblée, silencieuse, pour assister à l'abat-tage de cet ancêtre. «Il est malade», me dit simplement l'employé de la ville, «si nous ne le coupons pas, il

finirait par tomber sur quelqu'un». Les mythiques Trois Érables devinrent donc simplement deux érables et une souche. De là, la décrépitude n'a fait que progresser. Le second érable centenaire est tombé au combat en 1988 et le troisième, au début des années 90.

Je n'étais pas présent lorsque le troisième des Trois Érables a été abattu. Mais je suis prêt à parier qu'aucun des enfants rassemblés autour de la scène ne s'est posé la question à savoir si cette mort prématurée avait quelque chose à voir avec les anciennes luttes épiques entre le géant et les maléfiques pluies acides. Au début des années 90, on ne pensait déjà plus en ces termes. Un nouveau fléau environnemental se présentait à l'horizon: le réchauffement climatique.

La lutte aux CFC, puis ensuite au CO<sub>2</sub>, allait rapidement pousser le soufre et l'azote aux marges de notre conscience collective. Les sociologues du risque parlent de «mise à l'agenda public» des menaces, mais je n'ai jamais aimé ce terme. La «mise à l'agenda» est le processus par lequel un danger environnemental est porté à l'attention du public en général et des décideurs en particulier. Elle est la manière dont un donné empirique, comme l'acidification des précipitations ou le réchauffement climatique, est construit socialement selon qu'il est «important», «préoccupant» ou, inversement, la manière dont ce donné est graduellement écarté des préoccupations du public. Pour le

dire, simplement, se pourrait-il qu'en mettant le réchauffement climatique à l'agenda, nous ayons collectivement oublié que le problème des pluies acides n'était pas réglé?

Quand je dis «nous», je parle du grand public. Car une revue de littérature sur la question montre rapidement, à qui se donne la peine de chercher, qu'une poignée d'irréductibles chercheurs et commentateurs n'ont jamais cessé de tenter de remettre les pluies acides «à l'agenda» public au Québec. Un simple survol des titres de leurs textes (et celui de la présente chronique) nous donne la mesure du problème. Dans la première moitié des années 90, les textes traitant du sujet tentent de mettre le dossier des pluies acides à jour par des textes-bilans du genre: «Où en sommes-nous dans le dossier des pluies acides au Québec?».

Après le milieu des années 90, les textes produits se font de plus en plus insistants. On semble comprendre que pour rappeler le sérieux de ce problème environnemental, il faudra davantage qu'une simple mise à jour de l'information disponible. Les textes prennent alors un ton de cri d'alarme: «Les pluies acides: un problème persistant; «Coup d'épée dans l'eau; «Alerte aux pluies acides... encore!»; ou bien «Pluies acides: le problème persiste».

Le problème n'est pas que les pluies acides ne sont plus «à l'agenda» des décideurs, mais plutôt qu'elles

disparaissent graduellement de notre imaginaire commun. C'est sur cet imaginaire que se branche le discours politique «vert». Ce sont les préoccupations vives du public qui font leur chemin dans les politiques publiques, et pas nécessairement les problèmes persistants, mais momentanément éclipsés, d'une autre décennie. La première fois où j'ai voulu parler de cette dynamique avec mes étudiants, je l'ai abordée en leur posant la question suivante: «Pourquoi ne parle-t-on plus des pluies acides? Est-ce parce que le problème a été réglé ou bien parce que nous avons oublié qu'elles existent?». La réaction générale n'a pas été de se prononcer pour l'une ou l'autre des options, mais en fut plutôt une de surprise: les pluies acides? Parle-t-on encore vraiment de ce sujet rétro?

Pourtant, un déclin marqué des populations d'érables à sucre dans les forêts du nord-est de l'Amérique en général, et du Québec en particulier, a été constaté par les chercheurs depuis la fin des années 70, et il se poursuit. Pour la seule décennie allant du milieu des années 80 au milieu des années 90, il est estimé que la densité des peuplements d'érables à sucre dans la vallée du Saint-Laurent a diminué en moyenne de 14,2%, avec un taux de décroissance encore plus alarmant chez les jeunes pousses (17%). Cette

diminution a profité au hêtre qui, lui, a vu sa population bondir de près de 50% sur les mêmes territoires. Cette transformation importante semble attribuable à la dégradation des sols, qui prive les érables à sucre de minéraux riches en calcium et en magnésium essentiels à leur développement. La cause de cette dégradation? La persistance des précipitations acides.

Les résultats de cette étude ont été mis à la disposition du public dans un format accessible tant sur le site Internet du ministère des Ressources naturelles que dans les médias. Mais la perception sociale de la dégradation environnementale ne dépend pas seulement de l'information disponible ou même de l'information que l'on tente activement de communiquer au public. Elle dépend de facteurs complexes qui ont beaucoup à voir avec la manière dont les imaginaires circulent dans notre société.

Malheureusement, au cours des dernières décennies, notre conscience de la gravité du problème des pluies acides et de leurs impacts directs sur nos forêts s'est considérablement émoussée. Les enjeux se détrônent les uns les autres dans une concurrence constante pour l'attention du public. Encore plus préoccupants, les enjeux sur lesquels les avancées

sont historiquement modestes ou nulles, comme c'est le cas pour la lutte contre les pluies acides, en viennent à créer une «fatigue de la compassion», comme l'appellent les humanitaires: «Quoi? Encore ce problème qui revient? Nous croyions que nous étions passés à autre chose...».

Hé oui! On parle encore des pluies acides, mais ce qu'on en dit ne trouve plus son chemin jusqu'à l'imaginaire des enfants de huit ans, qui jouent au baseball dans un parc. Ces enfants pourront certainement vous parler de l'importance du recyclage, voire de ce voisin louche «qui ne recycle pas bin bin»... Ils pourront certainement vous parler du réchauffement climatique. Mais s'il se met à leur pleuvoir sur la tête, je vous parie qu'ils ne courront plus prendre refuge sous le grand hêtre au milieu du parc en criant «Pluies acides! Pluies acides!».

#### CONCERNANT L'AUTEUR

Martin Hébert est professeur d'anthropologie à l'Université Laval. En 2007, il a dirigé un numéro spécial de la revue *Recherches amérindiennes au Québec* intitulé «Les Premières Nations et la forêt». Il vient également de publier, en codirection avec Pierre Beaucage, un ouvrage intitulé *Images et langages de la violence en Amérique latine*, aux Presses de l'Université Laval.



La Forêt Montmorency :  
une forêt  
historique!



418 656-2034 • info@fm.ulaval.ca

[www.fm.ulaval.ca](http://www.fm.ulaval.ca)